# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*; *Minuit* [extraits].

On était parvenu à remonter Les Femmes Savantes, chef-d’œuvre de Molière, longtemps relégué dans la classe du Légataire, du Distrait et des Ménechmes ; mais je le vois à regret prêt à retomber dans son ancienne obscurité, la suite de plusieurs accidents fâcheux : l'absence de Fleury lui a porté le premier coup ; la retrait de Grandmesnil lui a fait éprouver une seconde secousse ; Mlle Mars lui a fait une nouvelle blessure, en abandonnant le rôle de Henriette ; enfin, l'infidélité de Mlle Leverd lui a donné le coup de grâce. Il y avait très peu de monde à la représentation de lundi : en entrant dans la salle, on eût dit qu'on jouait ou L'Optimiste, ou L’École des Pères, ou L’École des Femmes, en un mot, quelqu'un des équivalents à *relâche*; encore y avait-il quelques spectateurs qui étaient venus pour le petit enfantillage de *Minuit* qui pique encore plus que l'Avocat Patelin et Les Étourdis, quoique très éloigné de les égaler en mérite. (…)

# *Le Tartufe de Mœurs*.

Nous avions déjà dans la Mère Coupable un Tartufe de Mœurs, auquel Beaumarchais avait donné le titre fastueux de *L'Autre Tartufe*, le regardant sans doute comme destiné à faire le pendant du Tartufe de Molière, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre Tartufe une distance infinie sous le rapport du génie et de l'art. Le Tartuffe de Mœurs est, comme on sait, imité de l'anglais, et se ressent de cette imitation : on y trouve quelques beautés fortes, mêlées de beaucoup d'irrégularités et d'invraisemblances. Le rôle de Gercour est absolument sans couleur : ce n'est qu'un homme faible et borné qui n'a point de caractère. Madame Gercour sa femme, qu'on nous donne pour une coquette médisante, est une bonne et honnête femme, assez ennuyeuse, fort sotte d'aller s'enfermer dans la chambre d'un triste pédant qu'elle n'aime point, sous prétexte d'un prendre part à une bonne œuvre, au soulagement d'un vieillard ; comme si elle ne pouvait pas soulager chez elle les vieillards, sans se compromettre avec un cagot de vertu, peu fait pour séduire une coquette. La jeune personne est triste et nulle. L'oncle et les deux neveux sont les seuls personnages marquants : le contraste des deux frères est frappant et théâtral ; l'hypocrite est peint avec vigueur. Le troisième et le quatrième actes offrent des beautés supérieures à tout ce que l'on voit dans nos comédies modernes. L'ensemble de l'ouvrage est défectueux, et les changements de scène annoncent l'impuissance d'observer l'unité de lieu. On s'accorde à regarder la situation de Valsain, au quatrième acte, comme un chef-d’œuvre d'intrigue ; mais ce chef-d’œuvre n'est pas à bon marché : il faut l'acheter au prix de quelques suppositions peu raisonnables. J'ai déjà fait voir qu'il n'était pas naturel qu'une coquette, et même qu'une femme qui respecte les usages de la société, aille seule chez un garçon qu'elle peut voir chez elle, surtout quand ce garçon est le censeur le plus maussade, l'animal le plus lourd, le plus triste qu'il possible d'imaginer. Il n'y a point de raison pour soupçonner Florville d'être amoureux de madame Gercour : le soupçon est démenti par son genre de vie, par son caractère, par son amour pour la jeune personne. Enfin, l'arrivée de Florville chez son frère n'est point motivée ; mais il faut prendre le bénéfice avec les charges : la situation est très vive, très théâtrale, et peut couvrir bien des défauts. Il faut toujours bien se garder de toute espèce de comparaison entre ces nouveaux tartufes et l'ancien : Le Tartufe de Molière a surtout un avantage inappréciable, celui d'un comique extrêmement fort ; le autre sont odieux, et ne sont point comiques.

Damas rend supérieurement le rôle de Valsain, et Armand met beaucoup de gaieté et de francise dans celui de Florville. Mlle Leverd tire tout le parti possible d'un rôle faible et ingrat ; Mlle Emilie Contat joue très agréablement la soubrette.

Geoffroy.